

**CORRIGE DS TYPE CCINP / LAVELLE**  
**Partie I : Résumé de texte**

**\* Plan du texte :**

Divers découpages étaient recevables. Le plus pertinent semble le suivant, en 3 parties : § 1-2, puis 3-4, et enfin 5, tout seul.

**I. « Nature » (cf. l. 35) du mensonge (§ 1 et 2)**

1. Définition : Le mensonge consiste à « ne pas dire la vérité » (1-2), ce qui implique :
  - a) un dédoublement de l'être (je sais, mais je dis autre chose que ce que je sais) : 2-4.
  - b) la présence d'une altérité (je mens à quelqu'un) : 5-7.
  - c) la certitude qu'une vérité existe derrière le mensonge : 7-9.
2. Le menteur est **donc** « un être double » : le menteur connaît le vrai mais demande que l'on croie à son mensonge : 10-13.
3. Ainsi, le mensonge est la marque de la « subtilité », de la « liberté » et d'une certaine force (le menteur soumet les autres à ses représentations subjectives) : 13-16.

**II. Sincérité et mensonge (§ 3 et 4)**

1. Dans la sincérité :
  - a) point de « dédoublement » (cf. *supra*), mais un « engagement » de tout l'être : 17-18.
  - b) une certaine « simplicité », au sens où je n'agis qu'en fonction de ce que je suis : 18-21.
  - c) finalement : le contraire du mensonge. Sincérité = cohérence de soi à soi, de soi à la réalité, transparence : 21-24.
2. Le mensonge, PAR CONTRE, a l'avantage de nous rendre libres.
  - a) Mentir, c'est prendre congé de la réalité, créer un monde parallèle au monde réel, « s'affranchir », « s'évader », fuir dans le rêve : 25-31...
  - b) ... tout en forçant les autres à adhérer à notre monde (comme dans le cas de la mythomanie) : 31-34.

**III. Condamnation morale du mensonge (§ 5)**

Pourquoi le mensonge est-il « universellement » condamné ? 35-36

... parce que le mensonge rompt le pacte de vérité sans lequel il n'y a pas de société vivable : 37-42.

**\* Résumé final proposé :**

Le menteur dit le faux en sachant le vrai. Il lui faut un destinataire et la certitude que la vérité / existe. Mentir, c'est donc se dédoubler : le menteur connaît le vrai et veut qu'on croie le faux. Aussi / est-il libre, inventif et influent : il s'arrache au réel et soumet autrui.

L'homme sincère, lui, par implication /ou candeur, agit en cohérence avec son être. Cependant, mentir aura l'avantage de nous libérer, niant délicieusement la réalité pour / en inventer une nouvelle et forcer les autres à y habiter.

Pourtant, le mensonge semble partout condamné : il défait notre / aspiration à la vérité, altérant le lien social.

**109 mots.**

**ou**

On pense communément que le menteur altère une vérité qu'il connaît en abusant son destinataire. Ainsi le mensonge est toujours un écho de la vérité qu'il dissimule. Dans l'être sincère, les actes, le langage et le moi coïncident. C'est donc bien à la sincérité que le mensonge s'oppose.

Le mensonge manifeste cependant notre liberté : loin de subir le réel nous en inventons un autre pour forcer autrui à y entrer. Ce pouvoir peut être source d'ivresse.

Mais partout on condamne le mensonge : il ruine la confiance nécessaire à la vie sociale et constitue une faute morale. **103 mots**

## DISSERTATION / CITATION LAVELLE (corrigé partiel CCINP + G2E)

### INTRO

**Amorce :** « *Par le mensonge, la conscience affirme qu'elle existe par nature comme cachée à autrui, elle utilise à son profit la dualité ontologique du moi et du moi d'autrui* » Sartre.

**Analyse :** « *Dans le mensonge* », écrit Louis Lavelle, « *l'esprit ne fournit pas seulement un témoignage de sa subtilité, mais encore de son indépendance et en un sens de sa puissance* ». Cette assertion signifie que le menteur, pour parvenir à ses fins, c'est-à-dire pour faire croire au faux tout en possédant le vrai, fait forcément preuve d'ingéniosité, d'inventivité, de finesse. La subtilité (*sub/tela* en latin = sous la toile = fin, délicat, pénétrant) est en effet le caractère d'une personne subtile c'est-à-dire l'aptitude à penser, à parler ou à agir avec finesse et habileté, une capacité à percevoir les nuances, les rapports ou les valeurs. Est subtile la personne qui sent très bien les distinctions, les nuances les plus fines cachées sous les apparences phénoménales. Or, cette qualité psychologique et intellectuelle semble être ici posée comme la première capacité à posséder pour mentir ; **tout mensonge est le signe extérieur d'une subtilité intérieure, tout autant liée à la capacité de dédoubler le moi intérieur du moi externe qu'à discerner le sens caché et le sens manifeste d'une situation ou d'un discours**. C'est à elle que nous devons cette double représentation du mensonge, sachant la vérité pour soi mais donnant à voir ou entendre le faux à autrui. Mais d'autres qualités s'en suivent et semblent même en découler : **l'indépendance c'est-à-dire cette forme de liberté qui permet d'agir par soi-même sans dépendre d'autrui**, en étant le sujet de ses propres actes et en se précédant en tant que cause ; elle semble être également étroitement liée à l'intelligence subtile du mensonge dans la mesure où elle est propre à un individu qui pense et agit par lui-même, en se détachant du monde qui l'entoure pour se mettre en retrait, jusqu'à parfois devenir insaisissable. Enfin, le mensonge semble aussi conférer, paradoxalement, depuis cette secrète retraite, une forme de **pouvoir sur autrui, c'est-à-dire la capacité de lui faire penser ou de lui faire faire** ce qu'il n'aurait pas pensé/fait spontanément.

**Pbl :** Certes, il est tout à fait juste de considérer qu'il n'y a pas de mensonge à autrui sans intelligence de soi-même et des autres, laquelle permet au menteur de se détacher des autres tout en maîtrisant leur représentation du réel ; c'est à cette finesse d'esprit que nous devons la double représentation du mensonge, sachant la vérité pour soi mais donnant à voir ou entendre le faux à autrui. **Cependant, le menteur ne peut-il être dépassé par des situations qu'il croyait maîtriser mais qu'il ne pouvait pas prévoir**, qu'il s'agisse de la vérité qu'il dissimule, des attentes des autres ou des réactions suivant son mensonge ?

### PLAN

#### I) Le mensonge est une preuve de subtilité et d'intelligence :

##### **a) Le mensonge présuppose une capacité de dédoublement du Moi intérieur et extérieur :**

Il y a une dualité et même une distance entre ce que je donne à percevoir à autrui, ma gesticulation expressive, les expressions de mon visage, mon discours / et d'autre part le contenu et les intentions de ma conscience intime, le corps faisant écran entre les deux. **La marquise de Merteuil montre partout sa subtilité dans le roman, notamment dans la manière dont elle parvient à revêtir tous les masques**. La dualité (simple séparation en deux) engendre chez elle de la duplicité (caractère d'une personne qui a deux attitudes, qui feint et qui joue à être une autre). Avec son amant Belleruche, elle sait être « tour à tour enfant et raisonnable, folâtre et sensible, quelquefois même libertine », pour émoustiller son partenaire (Lettre X). De même, elle sait être tantôt prude avec Madame de Volanges (lettres LXXXVII, CIV), tantôt amicale et protectrice avec Cécile, tout en continuant, avec Valmont, à manier le langage de la complicité libertine, maniant avec une maîtrise hors-pair l'art de s'adapter aux circonstances : autre preuve de son habileté et de sa ruse. De même, dans ses multiples jeux de rôles, Lorenzo de Medicis ne sait plus vraiment à quel Moi se vouer : il souffre d'une dichotomie permanente, où son projet de tyrannicide apparaît tantôt comme légitime, tantôt comme criminel, au point de ne plus savoir s'il est le bras de Dieu ou de Satan ; il ne sait pas non plus à quel Brutus de l'histoire passée il doit s'identifier et c'est d'ailleurs ce qui conduit Philippe Strozzi (lui qui connaît ses deux visages) à lui lancer l'injonction : « que l'homme sorte de l'histrion... Ne m'as-tu pas parlé d'un homme qui s'appelle aussi Lorenzo, et qui se cache derrière le Lorenzo que voilà ? ». La subtilité du menteur se vérifie aussi dans ce que H. Arendt appelle les « affaires politiques ». Dans la manière dont les Etats-Unis ont conduit la guerre au Vietnam, « l'insincérité », la « tromperie », les « déclarations mensongères » ont « proliféré », écrit la philosophe dans « Du mensonge en politique » (p. 11-12). Deux exemples de ces falsifications sont particulièrement révélateurs : celui de la « théorie des dominos » – l'idée que si le Vietnam bascule dans le communisme, les autres nations de cette région du monde y basculeront une à une à leur tour, par effet de contagion et d'entraînement –, et celui d'une « conspiration communiste

monolithique mondiale » (p. 41), dont la Chine est désignée comme le principal artisan. H. Arendt constate à la lecture des « Pentagon Papers » que les services secrets américains, parfaitement informés des spécificités locales du Vietnam, ne croyaient en réalité à aucune de ces théories, « contredites par l'évidence des faits » (p. 42). Elles n'en ont pas moins été largement diffusées, afin de légitimer l'intervention américaine au Vietnam.

#### **b) Le mensonge présuppose aussi une bonne connaissance de la psychologie / nature humaine**

Il faut être capable d'anticiper les réactions de l'autre donc posséder la faculté de méta-présentation des intentions et croyances de l'autre via un raisonnement par analogie. La subtilité du libertin Valmont apparaît dans ses gestes, ses postures, comme dans ce moment du roman où Madame de Tourvel passe sa dernière soirée au château de Madame de Rosemonde, avant de fuir. La Présidente supplie Valmont de la laisser en paix ; il est alors contre elle et il la soulève dans ses bras : les pleurs de Madame de Tourvel cessent aussitôt, elle ne parle plus, ses membres se raidissent... Un séducteur peu « subtil » profiterait de l'occasion pour « passer à l'acte »... Mais Valmont, finement, pressent que le moindre geste imprudent, à ce stade de son entreprise de conquête, serait ressenti comme inconvenant. Il décide alors de « laisser » Madame de Tourvel « comme elle [l']en priait », soucieux de donner à cette occasion un bel exemple de « retenue », « digne des plus beaux temps de notre chevalerie », comme le dira Madame de Merteuil en le félicitant (lettre CVI). Valmont le manœuvrier est « subtil » ici dans la mesure où cette retenue « in extremis » lui permet de garder le beau rôle auprès de la Présidente, en lui faisant croire que le sentiment qu'il lui voue est noble et désintéressé. Il faut en effet connaître le cœur et les passions pour les imiter. Particulièrement dans le jeu de l'amour, les libertins se distinguent dans l'art d'imiter le « désordre de la passion », l'« égarement » des yeux censé refléter celui du cœur, comme quelqu'un qui est pris par une émotion violente : « le discours moins suivi amène plus aisément cet air de trouble et de désordre, qui est la véritable éloquence de l'amour », explique Merteuil (lettre XXXIII), tandis que Valmont précise, à propos d'une lettre à Mme de Tourvel : « j'ai mis beaucoup de soin à ma lettre, et j'ai tâché d'y répandre ce désordre, qui peut seul peindre le sentiment » (lettre LXX). Il faut pour persuader connaître la nature de l'individu que l'on veut tromper et se désirs les plus profonds : ainsi quand la cotte de maille disparaît, Lorenzo recentre le duc sur son centre d'intérêt, sa tante Catherine en anticipant ses désirs et en flattant son ego. Loin de « faire croire » à l'impossible, les experts américains ont habilement inventé des mensonges plausibles, vraisemblables, c'est-à-dire, littéralement, « semblables au vrai ». Ils ont veillé à ce que la « réalité » qu'ils fabriquaient en marge du vrai soit une réalité possible. Leur habileté consiste à avoir inventé des situations qui « auraient pu effectivement se passer de la manière dont le menteur le prétend » (p. 15-16). Le menteur « fournit » ici « un témoignage de sa subtilité », dirait L. Lavelle, au sens où ses assertions fallacieuses n'entrent pas en contradiction avec notre expérience ou nos connaissances (les pays d'Europe centrale, la Chine, n'ont-ils pas basculé dans le communisme, comme si l'URSS les avait entraînés dans sa chute ?) et se révèlent compatibles avec nos attentes et notre logique. Ce qui le rend plus crédibles auprès d'un public ciblé dans ce but. Chaque objectif, dans les campagnes de communication organisées par le gouvernement, devait répondre à l'attente d'un « public » différent, et chacun devait être accompagné d'une « scénario » différent ».

#### **c) Le mensonge implique une mobilisation des ressources de l'intelligence logique et rationnelle**

L'intelligence froide et calculatrice des libertins, contrastant face à la sottise ou l'aveuglement des autres, est devenue un mythe : en effet, le libertinage est plus conçu comme une hyper-rationalisation des échanges entre les sexes que comme une liberté épicurienne, c'est un plaisir de tête, qui cherche à tout maîtriser, en détruisant la part de passion et de hasard des relations humaines ; ces « scélérats méthodiques » (CJ Dorat) que sont les libertins ont pour mot clé : observer, étudier, travail, expérience, étude etc. « A présent, raisonnons » (Valmont, XL) pourrait-être le mot d'ordre des libertins et Mme de Merteuil le confirme dans sa longue lettre autobiographique : « seule la tête fermentait » (LXXXI). Inutile de souligner cette constante dans l'histoire du mensonge : l'intelligence supérieure des grands manipulateurs, constante qui se confirme avec Lorenzaccio et le cardinal Cibo ; tandis que Lorenzo se présente comme « un pauvre amant de la science », que ses lectures antiques et philosophiques ont enrichi, il doit faire face à la corruption et la lâcheté humaine et donc « entamer par la ruse un combat singulier avec [s]on ennemi », le tyran de Florence. Son projet de tyrannicide demande anticipation et organisation comme dans sa mise en scène préalable qui ressemble à une répétition de la scène du crime à la façon d'un comédien (acte IV, scène 9). Le cardinal quant à lui dit avoir « travaillé longtemps pour être ce qu'il est » et sait « où l'on peut aller » (IV4/ 172) ; ce sera d'ailleurs le seul à réaliser avec succès véritablement son projet personnel et politique, gouverner Florence. Ceux qui ont véhiculé des mensonges politiques ont fait preuve eux aussi de subtilité logique selon Arendt : loin de « faire croire » à l'impossible, ils ont habilement inventé des mensonges plausibles, vraisemblables, c'est-à-dire, littéralement, « semblables au vrai ». Ils ont veillé à ce que la

« réalité » qu'ils fabriquaient en marge du vrai soit une réalité possible. Leur habileté consiste à avoir inventé des situations qui « auraient pu effectivement se passer de la manière dont le menteur le prétend ». Le menteur « fournit » ici « un témoignage de sa subtilité », dirait L. Lavelle, au sens où ses assertions fallacieuses n'entrent pas en contradiction avec notre expérience ou nos connaissances (les pays d'Europe centrale, la Chine, n'ont-ils pas basculé dans le communisme, comme si l'URSS les avait entraînés dans sa chute ?) et se révèlent compatibles avec la logique. Les experts et autres technocrates vont même pousser le zèle jusqu'à pratiquer un rationalisme radical : « ils ne se contentaient pas de faire preuve d'intelligence mais se targuaient en même temps de leur rationalisme et leur amour de la théorie ... ils aspiraient à la découverte de formules, exprimées de préférence dans un langage pseudo-mathématique ». Ils voudraient tout rationaliser y compris l'action humaine et les décisions politiques, au point de nier toute forme de contingence ou de facteur humain, ce qui présuppose de bien connaître les attentes des citoyens américains.

**d) Le mensonge implique de pouvoir saisir le double sens d'un mot, d'un discours ou d'une situation, en exploitant les nuances et la polysémie des signes linguistiques.** Le topos du double sens est propre au roman libertin. Quand Valmont écrit à Merteuil que Rosemonde se réjouit de le voir aller à la messe (« elle ne se doute pas de la Divinité que j'y adore ») le double sens n'a de fonction qu'à l'intérieur de l'espace de la lettre, organisé par rapport à sa véritable destinataire ; on y retrouve le phénomène de double entente, « une de ces conversations à *double entente* pour lesquelles vous m'avez vanté son talent » (à propos de Prévan) ; le double sens peut ainsi être formulé face à une dupe qui ne le saisit pas (Tourvel) puis pour celle à qui il se destine vraiment (Valmont demandant par ex aux paysans « de prier Dieu pour le succès de ses projets »). Selon Cécile, il est vrai qu'il a « des façons de dire, qu'on ne sait pas comment faire pour lui répondre » (XCVII) : la « subtilité » de Valmont consiste ici à utiliser les mots et à prendre le ton qu'il faut pour soumettre les femmes qu'il convoite à sa volonté, à les faire céder. De même lorsque Lorenzo dit au duc à propos de Philippe Strozzi : « Si vous saviez comme cela est aisé de mentir impudemment au nez d'un butor ! » il est le seul à savoir et comprendre (avec le lecteur) que la phrase à double sens parle surtout de sa relation perfide au duc lui-même. Le véritable Lorenzo de Medicis sera d'ailleurs l'auteur d'une « Apologie » éloquente défense publique faisant valoir que c'est le dévouement à la liberté humaine qui l'a forcé à tuer Alexandre. A contrario, puisque le menteur doit être le seul à saisir les finesses et les subtilités du langage, il lui importe en retour de « ruiner l'aptitude de l'esprit à juger et à apprendre » de ses futures victimes, selon Arendt. La philosophe remarque que la tradition philosophique a négligé de s'intéresser à la question de la manipulation de masse, laquelle est rendu possible d'un côté par « notre aptitude à déformer, par la pensée et par la parole, tout ce qui se présente clairement comme un fait réel » (le mensonge) mais aussi du côté du récepteur par « notre tendance passive à l'erreur, à l'illusion, aux distorsions de la mémoire » (erreur et illusion).

**e) Cela donne au menteur une indépendance face au réel et aux autres**

A cet égard, le menteur, par ses connaissances et sa maîtrise du vrai, peut être considéré comme étant plus libre que ceux qui ignorent et se laissent tromper. Pour Hannah Arendt si le mensonge est une action à part entière, c'est parce qu'il permet de transformer le réel à l'image de la représentation fautive induite par le mensonge, en ce sens le mensonge est bien une preuve et un symptôme de la liberté humaine qui se détache du monde et le nie : « nous sommes *libres* de changer le monde et d'y introduire de la nouveauté » ; plus exactement c'est la rencontre entre la contingence des faits et la liberté humaine de modifier le réel qui rend possible le mensonge : « que nous puissions changer les circonstances dans lesquelles nous vivons est dû au fait que nous sommes relativement libres par rapport à elles » ; ainsi, autant la vérité est contraignante puisque nous ne saurions la modifier, autant le mensonge semble nous libérer de la contrainte du réel, puisqu'il nous permet de le faire exister autrement : « notre capacité à mentir - mais pas nécessairement notre capacité à dire la vérité – fait partie des quelques données manifestes et démontrables qui confirment l'existence de la liberté humaine ». Or, selon Lorenzo, il faudrait être fou pour rester dans une ville où un tyran peut mentir et tuer de manière arbitraire, ayant droit de vie et de mort sur ses sujets et ne suivant que ses propres pulsions (signe de spontanéité plutôt que de véritable liberté) ; il est vrai que même si le duc Alexandre n'est pas un menteur invétéré, il ment au moins sur la légitimité de son pouvoir à chaque fois qu'il prend des décisions ou prononce des condamnations à mort : « comment resterais-tu, à moins d'être fou, dans une ville où, en l'honneur de tes idées de liberté, le premier valet d'un Médicis peut t'assommer sans qu'on y trouve à redire ? » (Lorenzo à Tebaldeo). Au contraire, si l'on se place du point de vue de la marquise de Merteuil, la liberté de mentir aux autres est un moyen légitime de (re)conquérir son indépendance, c'est-à-dire de se dissocier de la foule des autres êtres hommes, à la fois en se distinguant des autres femmes mais aussi en se vengeant de la domination des hommes : le mensonge lui permet à la fois de

se donner à elle-même ses propres règles (définition de la véritable autonomie) et d'être l'auteur de sa propre existence : « je puis dire que je suis mon ouvrage ».

**e) Cela donne au menteur un pouvoir sur autrui (cf corrigé précédent)**

TR : Passage possible de l'intelligence maîtrisée du mensonge à l'incohérence ou l'imprévisibilité : « *Quoi qu'il semble que pouvoir tromper soit une marque de subtilité ou de puissance, toutefois vouloir tromper témoigne sans doute de la faiblesse* » Descartes

**II) Mais le menteur peut faire aussi preuve de bêtise et de faiblesse face aux autres :**

**a) Le menteur, par maladresse ou grossièreté, peut mal construire ou présenter son mensonge, ce qui peut conduire à le démasquer**

L'évanouissement de Lorenzo face à une simple épée semble tellement grossier et improbable que le cardinal Cibo n'y croit pas : « Hum ! c'est bien fort ». L'espion envoyé par Mme de Tourvel pour suivre Valmont n'est guère discret : quand celui-ci se repose au pied d'un arbre, il a « l'insolence de se couler derrière un buisson qui n'était pas à vingt pas ». La scène de la charité jouée par Valmont auprès des paysans du village est tout aussi grossière, car beaucoup trop ostentatoire pour être spontanée car entouré d'un « chœur de bénédictions » et d'une famille « prosternée » à ses pieds, l'espion étant toujours (mal) caché dans cette foule qu'il entoure ; et il faut que Mme de Tourvel soit bien crédule pour ne pas s'interroger sur le récit que lui en fait son domestique. Hannah Arendt estime également bizarre et surprenant que des documents classifiés secrets par le Pentagone n'aient pas été placés dans un endroit sûr et que « la Maison Blanche et le Département d'État se soient déclarés incapables d'indiquer où se trouvaient les quarante-sept volumes qu'elle comportait », indiquant par là que personne n'y prêtait vraiment attention. (On pouvait compléter par des arguments du corrigé précédent IIb + IId sur les modalités du dévoilement du mensonge)

**b) Le menteur, par inconséquence, peut mal anticiper les réactions de l'autre**

Le propre de la liberté humaine est d'être imprévisible. Il faut rappeler ici que malgré les systèmes de calculs probabilistes et prévisionnels, le réel reste contingent et qu'une part de hasard absolu reste incompressible. L'affaire des Pentagon Papers démontre à elle seule que le gouvernement américain ne pouvait pas tout maîtriser dans sa communication et que les citoyens comme les journalistes resteront eux-mêmes hantés par cette question : « Comment ont-ils pu ? », ne saisissant pas tous les mobiles de cette affaire. Même si le peuple américain est depuis resté défiant à l'égard des élites et des politiques, il n'a pas réagi comme le peuple de Venise face à Lorenzo, lequel, loin d'être reconnu et remercié pour avoir libéré le peuple florentin, se retrouve lynché et jeté dans la lagune, après avoir été poignardé par un inconnu : « le peuple s'est jeté sur lui. Dieu de miséricorde ! On le pousse dans la lagune » observe Pippo, le serviteur de Philippe Strozzi ; sachant qu'il s'agit de la version de Musset, -le véritable Laurent de Médicis étant mort onze ans plus tard, poignardé par deux hommes de la famille Volterra -, on peut souligner qu'il réserve à Lorenzaccio un destin plus cruel et absurde que dans la vraie vie. Il n'en reste pas moins que la violence de son geste finit par se retourner contre lui, cadavre sans sépulture, alors qu'il était supposé être reconnu comme libérateur. La réaction des victimes du mensonge peut donc être imprévisible même pour le menteur. En témoigne également la colère de Valmont, le séducteur invincible, trompé par la « perfidie » de la dévote Tourvel qui est partie sans le prévenir du château : « je suis joué, trahi, perdu ; je suis au désespoir : Madame de Tourvel est partie. Elle est partie, et je ne l'ai pas su ! et je n'étais pas là pour m'opposer à son départ, pour lui reprocher son indigne trahison ! » (C).

**c) le menteur, par inconscience, peut être victime des conséquences de ses propres mensonges**

Le menteur est aussi un homme passionné animé de croyances irrationnelles, aussi peut-il être lui-même victime des mensonges faits aux autres, et les souffrances infligées peuvent devenir ses propres souffrances. Le personnage de Lorenzaccio ne comprend pas non plus que ses actions perfides vont faire mourir de chagrin sa propre mère, Marie Soderini, qui se disait déjà « affligée » par la vie débauchée de son fils et « cette fatale histoire de Lorenzo » (I,6) ; il s'agit là d'une autre invention dramatique de Musset, mais elle permet de souligner les conséquences tragiques du mensonge, et c'est aussi probablement ce qui va déterminer Lorenzaccio à sortir dans la rue en risquant sa vie, se donnant en pâture à des inconnus. Par le duel final, Laclous rendrait aussi à Valmont l'éclat de la noblesse, non seulement parce qu'il accepte de mettre sa vie en jeu après avoir détruit Mme de Tourvel, ce qui ressemble à un suicide amoureux, mais aussi parce qu'à l'article de la mort, il recommande Danceny et lui remet un paquet de lettres volumineux. Ce sont par ailleurs les mensonges sur leur toute-puissance et le refus de (re)connaître la réalité sociale et politique



du terrain qui ont conduit les USA au désastre de la guerre du Vietnam, témoignant du fait qu'ils ont mal jugé la situation et agi en suivant des désirs irrationnels plus que des règles logiques : « l'échec désastreux de la politique américaine d'intervention armée ne résulte pas en fait d'un enlèvement ... mais du refus délibéré et obstiné depuis plus de vingt-cinq ans, de toutes les réalités historiques, politiques et géographiques ».

**d) le menteur dépendra toujours de celui à qui il ment et qui choisit de le croire et peut même aliéner ses relations aux autres à force de mentir, ce qui relativise la valeur de sa liberté**

On peut en alors douter de la véritable liberté et indépendance du menteur, car mentir aux autres c'est toujours et encore une manière de se rapporter aux autres et d'en dépendre. La caractéristique du jeu des relations sociales dans les *Liaisons* est précisément de ne laisser aucun jeu aux personnages, aucun espace de liberté. Les libertins, malgré les apparences et l'étymologie, n'y sont pas plus libres dans leur rôle que les jeunes filles entre les murs des couvents. L'intelligence souveraine de Mme de Merteuil et de Valmont fait illusion sur leur souveraineté. Laclous enferme au contraire ces princes du libertinage dans les rouages d'une intrigue qu'ils croient conduire mais qui les mène inéluctablement à leur perte respective : la mort physique pour l'un, la mort sociale pour l'autre. Une fois démasquée et défigurée, Mme de Merteuil voit ainsi l'opinion publique se retourner contre elle : « ses plus grands ennemis sont partagés entre l'indignation qu'elle mérite, et la pitié qu'elle inspire ». Il est vrai que la représentation du réel que se fait le menteur, comme celle de n'importe qui, dépend de la société et du monde qu'il partage avec autrui : il ne s'agit pas d'un électron libre dans la mesure où il interagit en permanence avec les croyances et les intentions des autres ; ainsi, Hannah Arendt note avec justesse que nos jugements ont toujours une dimension intersubjective, et que le menteur ne saurait faire exception à cette règle générale : « notre appréhension de la réalité dépend de notre partage du monde avec les autres hommes ».

TR : Nécessité de juger la valeur morale du mensonge et non pas seulement sa teneur intellectuelle : « C'est par la vérité qu'il faut éviter le mensonge, c'est par la vérité qu'il faut le démasquer, c'est par la vérité qu'il faut le tuer » St Augustin

**III) Le mensonge, témoignage de l'intelligence humaine, ne dit rien qui vaille sur sa valeur propre**

**a) Bien que logique et rationnel, il peut être autant déraisonnable, immoral ...**

Les mensonges du cardinal Cibo, contrairement à ceux de Lorenzaccio, ne font que pérenniser la tyrannie de quelques uns sur l'ensemble du peuple florentin, en choisissant dans les coulisses de placer Côme de Médicis comme successeur, ce dont certains notables s'indignent : « Ne voyez-vous pas le personnage ? c'est le cardinal qui lui met dans la tête cette sottise proposition. Cibo serait régent et l'enfant mangerait des gâteaux. — C'est honteux ». Ainsi le reproche de l'opinion publique américaine reposait non seulement sur la détestation du mensonge dans la religion et la morale puritaine protestante – car « c'est seulement avec l'invention de la morale puritaine que les mensonges furent considérés comme des infractions sérieuses » -, mais aussi sur le refus des autorités de corriger l'erreur en cours de route : c'est ce qui a transformé une simple croyance illusoire en une « une colossale erreur de jugement » aux yeux de l'opinion. Tel un chœur tragique, Mme de Volanges, à la fin du roman, rapporte le sort de plusieurs protagonistes et délivre la leçon de morale qu'il faudrait retenir de la « fatalité » de cette histoire : « Qui pourrait ne pas frémir en songeant aux malheurs que peut causer une seule liaison dangereuse ! Et quelles peines ne s'éviterait-on point en y réfléchissant davantage ! Quelle femme ne fuirait pas au premier propos d'un séducteur ? Quelle mère pourrait, sans trembler, voir une autre personne qu'elle parler à sa fille ? Mais ces réflexions tardives n'arrivent jamais qu'après l'événement ; et l'une des plus importantes vérités, comme aussi peut-être des plus généralement reconnues, reste étouffée et sans usage dans le tourbillon de nos mœurs inconséquentes ».

**b) ... qu'utile, voire nécessaire, en société ou en politique**

La marquise de Merteuil ne fait que mimer et refléter l'hypocrisie des mœurs de son temps, où l'on doit se soumettre (en particulier les femmes), paraître avant que d'être soi-même, donc obéir aux règles de la bonne société et des moralistes pour connaître exactement « ce qu'on pouvait faire, ce qu'on devait penser et [surtout] ce qu'il fallait paraître ». (lettre LXXXI). Même si il adopte une posture dédaigneuse envers la politique, le masque choisi par Lorenzaccio est celui que la société lui impose à partir du moment où il entre dans la cité florentine pour jouer le rôle de corrompu : « j'entrai alors dans la vie et je vis qu'à mon approche tout le monde en faisait autant que moi ». Pour Hannah Arendt, il est aussi indéniable que la pratique du mensonge est vieille comme le monde, que ce soit en société ou en politique : « les mensonges ont toujours été considérés comme des outils nécessaires et légitimes, non seulement du métier de politicien ou de démagogue, mais aussi de celui de l'homme d'État ». De même, la pratique des secrets d'État peut être

indispensable à la sauvegarde d'une nation : « tout gouvernement doit classer certaines informations, les soustraire à la connaissance du public et celui qui révèle d'authentiques secrets a toujours été traité comme un traître », ce qui renverse la balance morale en faveur de celui qui dissimule la vérité.

**c) ... voire même raisonnable et vertueux**

Puisque le mensonge ne détruit pas toujours la vérité qu'il dissimule, il peut servir à la préserver : « le mensonge peut fort bien servir à établir ou à sauvegarder les conditions de la recherche de la vérité ». Il peut même servir de justes causes. Lorenzaccio justifie ainsi ses mensonges par son projet de tyrannicide, et sa « résolution de tuer un tyran » par la nécessité de rétablir la justice républicaine à Florence : « J'ai recueilli les discours des gens du peuple, j'ai vu l'effet que produisait sur eux la tyrannie », opposant ainsi la justice morale de la révolte à l'injustice morale de la tyrannie. Cela permet de comprendre que tout le monde ne mérite pas qu'on lui dise la vérité, oit parce qu'il fait du mal aux autres (le duc Alexandre) soit parce que cette vérité pourrait lui faire du mal : tel est le cas de Mme de Tourvel qui ne supporte pas la nouvelle de la mort de Valmont et conduit Mme de Volanges à un mensonge par humanité : « J'espérais lui faire croire qu'elle s'était trompée ; et je l'assurais d'abord qu'elle avait mal entendu ; mais loin de se laisser persuader ainsi, elle exigea du médecin qu'il recommençât ce cruel récit ».

**d) l'esprit pourrait et devrait donc surtout démontrer son intelligence par la pratique des vertus de vérité comme la sincérité et la franchise ( cf corrigé précédent IIIf)**

**e) Au demeurant, le mensonge dépend lui-même de l'existence et de la valeur d'une vérité qui le dépasse (cf corrigé précédent IIb)**

**f) la dualité, au lieu d'être externe, entre Moi du dedans et Moi du dehors perçu par autrui, peut être interne, entre moi et moi-même (cf corrigé précédent IIIc)**

### **Autre exemple de corrigé de dissertation (autre citation, du même texte, assez proche)**

**Introduction** – La tradition occidentale, religieuse et philosophique, condamne volontiers le mensonge en l’associant à des notions comme le péché et la tromperie, connotées négativement. Louis LAVELLE s’oppose donc à cette tradition quand il relie le mensonge à une valeur comme la liberté. Il écrit en effet: « (...) **le mensonge n’en demeure pas moins la marque de notre liberté. Il est le pouvoir d’opposer à la réalité qui s’impose à nous une réalité que nous avons nous-mêmes créée et dans laquelle nous voulons introduire les autres** ». LAVELLE fait du mensonge un acte de libération et de résistance : par le mensonge on s’affranchit d’une réalité qui « s’impose », par le mensonge on « s’oppose » à la contrainte que constitue la réalité dans laquelle nous vivons et que nous n’avons pas voulue. L’antithèse et la paronomase « s’impose » / « s’oppose » expriment bien cette double vertu du mensonge. Mais Lavelle va plus loin : cette liberté n’est pas seulement négative, il ne s’agit pas seulement d’échapper au réel. Elle est aussi « positive ». Cette positivité s’exprime par les notions de « pouvoir » et de « création ». Le menteur invente librement une réalité de substitution et cette invention le dote du pouvoir d’y faire croire les autres, sur lesquels il peut ainsi exercer une contrainte. Le menteur, en effet, a construit le monde fictif de son mensonge, il en connaît les contours et la topographie. Son destinataire, lui, ne les connaît pas. Si le menteur veut l’y « introduire », cela signifie forcément le manipuler, l’amener là où il n’aurait pas l’idée d’aller puisque de toute façon il ne sait pas où il va. Pour Lavelle le menteur exerce et prouve sa liberté en plaçant ses capacités créatrices au service de la manipulation d’autrui. Mais cette liberté et ce pouvoir sont-ils assurés ? Mentir c’est certes dominer autrui, mais le menteur ne risque-t-il d’être asservi à son mensonge ? Mentir n’entraîne-t-il pas des contraintes qui se retournent contre le menteur en risquant de limiter ou d’anéantir son pouvoir ? Nous examinerons ces questions en nous appuyant sur le roman de Cholderlos de LACLOS, *Les Liaisons dangereuses*, le drame de MUSSET, *Lorenzaccio* et les deux articles d’ARENDT : « Du mensonge en politique » (qui constitue le premier chapitre du recueil *Du mensonge à la violence*) et « Vérité et politique » (chapitre VII de l’essai intitulé *La Crise de la culture*). Nous verrons dans un premier temps que le mensonge peut en effet être considéré comme un acte libre de création qui nous assure un certain pouvoir sur autrui. Puis nous analyserons les effets « seconds » du mensonge qui remettent en cause cette liberté et ce pouvoir. Nous nous demanderons enfin si le mensonge ne doit être considéré que comme un acte, comme le suggère la formulation de Lavelle (que cet acte nous rende libre ou qu’il finisse par nous asservir). Ne peut-il pas être aussi une réalité objective, que personne n’a voulue, que personne n’a décidée ?

#### **I. Le mensonge : acte qui nous affranchit de la réalité en nous donnant un pouvoir sur autrui.**

##### **1. Le mensonge est, directement ou indirectement, une façon de refuser une réalité qui s’impose à nous**

LACLOS – Merteuil choisit le mensonge parce qu’elle refuse la domination masculine et qu’elle veut pouvoir impunément soulever « le poids de [la ] chaîne » (262) qui asservit systématiquement la femme dans sa relation avec les hommes. Faire croire à une réalité où elle est chaste et inaccessible le lui permettra.

ARENDT –Le gouvernement américain choisit le mensonge parce qu’il refuse un état de fait où les Etats-Unis ont perdu leur statut de grande puissance. La réalité de la défaite étant insupportable, on la refuse en entretenant le mythe de la « plus grande puissance du monde » et du « leadership mondial » des Etats-Unis (« Du mensonge en politique », 29).

MUSSET

Le mensonge dans la situation politique : le pape et l’empereur masquent la réalité de l’oppression qu’ils exercent sur Florence par l’entremise d’Alexandre de Médicis, par l’impression de prestige que leurs noms produisent et par les « réjouissances publiques » (56) qu’ils organisent. C’est du moins l’opinion du « deuxième bourgeois » dans la scène 5 de l’acte I. Mais il faut ici apporter une nuance : les menteurs masquent une réalité qu’ils ont eux-mêmes créée, mais dont ils supposent qu’elle s’impose de façon désagréable au peuple de Florence, dont le bourgeois est le représentant.

Le mensonge dans le drame de Lorenzo : Lorenzo n’est pas seulement celui que simule l’amitié avec Alexandre pour gagner sa confiance. Il est l’auteur d’un autre mensonge : on finit par comprendre, à l’Acte IV, que Lorenzo n’a pas de véritable raison de tuer Alexandre (« Que m’avait fait cet homme... », IV, 3, 157). On comprend alors que s’impose à lui une réalité qui le terrifie : celle d’une violence native aveugle, qu’il formule par le lexique du monstrueux (« De quel tigre a rêvé ma mère enceinte de moi ? (...) De quelles entrailles fauves, de quels velus embrassements suis-je donc sorti ? », 157). De la même façon, dans la scène 7 de l’Acte V, il se peint comme une



« machine à meurtre » (205). Pour fuir cette réalité Lorenzo aurait inventé le mensonge d'un acte politique : l'assassinat du tyran au nom de la liberté et des valeurs républicaines, mensonge qu'il entretient longtemps auprès de Philippe en lui disant qu'il est malgré les apparences attaché aux idées républicaines. Voir par exemple la scène 4 de l'Acte II : « N'en doutez pas un seul instant l'amour de la patrie respire dans mes vêtements les plus cachés » (91). Il perpétue ce mensonge dans la scène 7 de l'Acte IV, en prévenant les familles républicaines qu'après qu'il aura tué le duc elles pourront agir pour l'instauration de la république : « Prenez vos mesures pour demain avec vos amis, si vous aimez la liberté » (171). Le mensonge sert ainsi à refuser une réalité intérieure qui s'impose à Lorenzo et qu'il tente en vain de refouler.

## **2. Le mensonge procède alors d'un choix libre.** Le menteur **choisit** une réalité parallèle qui lui convient.

LACLOS – La marquise de Merteuil choisit de jouer le personnage de la veuve prude à la réputation intacte; elle présente ce choix comme une création exceptionnelle, inédite: elle prétend avoir « su créer des moyens inconnus jusqu'à » elle (262). La liberté chez elle s'affirme dans la pleine maîtrise de soi, à laquelle elle dit avoir longtemps travaillé : pour garder l'impassibilité propre à son personnage, elle dit à Valmont qu'elle a su « prendre sur [sa] physionomie cette puissance dont [elle] a vu [Valmont] si souvent étonné » (264)

MUSSET – Lorenzo présente son mensonge comme l'effet d'une volonté farouche : « je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme (...) je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie, la tuer, porter mon épée sanglante sur la tribune » (III, 3, 127-128). Les deux occurrences du verbe vouloir expriment assez nettement l'absence de contrainte, et permettent de présenter le choix menteur du personnage du ruffian comme la conséquence d'un acte libre : décider de tuer seul le tyran conduit à « acquérir sa confiance » en partageant ses vices (128).

ARENDT – Elle rattache bien le mensonge à la « capacité d'action que possède l'homme, c'est-à-dire à la relative liberté dont il dispose par rapport à ce qui est » (MV, 22). L'homme *prend donc naturellement des libertés* avec le réel. Ainsi les mensonges du gouvernement américain sur le Vietnam sont présentés comme « un éloignement des réalités » (33) ou comme faisant « abstraction des réalités » (33). Mais surtout, en citant l'essayiste Richard J. Barnet, Hannah Arendt montre que les « spécialistes de la résolution des problèmes », qui dictent la politique américaine au Vietnam, laissent « délibérément de côté » les vérités de fait établies de façon fiable par les services de renseignement, qui n'ont pas cessé de dire la vérité d'une année sur l'autre » (« Du mensonge à la violence », 34 et 36). Le mensonge est donc bien ici le libre choix d'une réalité alternative, en laissant agir notre pouvoir de transformation du réel par le langage.

## **3. Le mensonge : un travail de création.** Le mensonge demande des efforts pour inventer et pérenniser une réalité parallèle.

LACLOS – Valmont doit redoubler d'efforts pour créer le personnage de l'amoureux éperdu puis continuer à y faire croire. Mentir est une création et une récréation perpétuelle. Cela demande des moyens renouvelés. Valmont crée par exemple l'image du grand seigneur charitable qui sauve de la ruine « une malheureuse famille dont on vendait les meubles » sous les yeux du domestique de Mme de Tourvel (Lette XXII, 121). Valmont se « félicite » lui-même de cette « invention » (XXI, 120), mais sait que cette seule invention ne suffit pas. Il faut joindre à la charité de son personnage, une certaine innocence (eh oui !) qu'il invente en présentant son passé vicieux comme une simple conséquence de son caractère influençable. Ainsi il pourra se laisser influencer par la vertueuse Tourvel qui le guidera sur le chemin du bien (XXIII, 124-125). Plus loin, Valmont va même jusqu'à expliquer son inconstance passée par un caractère « délicat et sensible » (LII, 192) toujours insatisfait parce que recherchant l'amour véritable (c'est l'interprétation que Musset au siècle suivant donnera du personnage de Don Juan). Mais il faut joindre à cette charité et à cette innocence fictives, une touche de soumission propre à flatter l'orgueil. Pour ce faire, Valmont use des topoï de l'amour courtois par lesquels l'amant se présente comme le vassal de sa « dame » : « Moi seul je me soumetts, je souffre tout et ne murmure point ; vous frappez et j'adore » (XXV, 149) . Voir aussi, par exemple, la lettre XLII, pages 163 et 164. Ou encore : « ne vous direz-vous jamais : il m'a laissée maîtresse de son sort, et j'ai fait son malheur ? il implorait mon secours, et je l'ai regardé sans pitié ? » (LVIII, 202). On voit que pour pouvoir « y introduire l'autre » la création mensongère doit acquérir une certaine substance et demande donc une activité sans cesse renouvelée. Ce que confirmerait Mme de Merteuil, qui doit multiplier les mesures de précaution afin que rien ne vienne écorner l'image mensongère d'une vie vertueuse et chaste.

MUSSET – Comme Valmont, Lorenzo doit multiplier les efforts pour perpétuer sa création : celle du ruffian vicieux et couard entièrement dévoué à son maître. Il faut par exemple multiplier les scènes de couardise pour

entretenir l'image du pleutre. Ainsi, après que Lorenzo a donné le spectacle de la lâcheté en présentant les signes d'un évanouissement devant l'épée de Sire Maurice, Alexandre suggère que ce n'est pas la première fois : « personne ne le sait mieux que moi, la seule vue d'une épée le fait se trouver mal » (I, 4, 52). Par ailleurs, si dans la première scène de la pièce, l'on voit Lorenzo introduire son maître dans le jardin d'un bourgeois pour y ravir sa fille, on apprend plus tard dans la pièce que ce comportement est devenu une habitude qui a fixé l'image mensongère dans l'esprit des Florentins. Voir par exemple l'utilisation du présent d'habitude dans ces confessions de Lorenzo à Philippe : « Les lits des filles sont encore chauds de ma sueur et les pères ne prennent pas, quand je passe, leur couteau » (III, 3, 130) , « les mères pauvres soulèvent honteusement le voile de leurs filles quand je m'arrête au seuil de leur porte » (III, 3, 131).

ARENDDT – Les « spécialistes de la solution des problèmes » ont voulu « transposer un contenu qualitatif en nombres et en valeurs quantitatives permettant le calcul de la solution prévue » (« Du mensonge en politique »( 54)). Ils créent ainsi - à côté de la vérité « qualitative » des faits rapportés par les services de renseignement - une autre réalité, « numérique », fondées entre autres sur des calculs de risques. Et ils entretiennent cette création en multipliant des « scénarios » (54) selon la même logique.

**4. Cette création permet de manipuler et dominer autrui**, qui va s'y « introduire ». L'autre se trouve pris au piège de cette réalité dans la mesure où seul le menteur la maîtrise.

LACLOS – Le roman multiplie les situations où les manipulés se jettent dans la gueule du loup. Cécile et Danceny suivent aveuglément les conseils de Merteuil et Valmont. Ils s'introduisent dans une réalité fictive où leurs mentors sont pleins de sollicitude et empreints de vertu. Ils remplissent alors leurs lettres de témoignages de gratitude et de marques d'admiration à l'égard de leurs « éducateurs ». Par exemple, Cécile à propos de Merteuil : « C'est pourtant bien extraordinaire qu'une femme qui ne m'est presque pas parente prenne plus de soin de moi qu'une mère » (XXIX, 137), ou encore : « je n'ai de consolation que dans l'amitié de madame de Merteuil ; elle a si bon cœur ! elle partage tous mes chagrins comme moi-même ». Plaisir trouble du lecteur qui voit la victime « s'introduire » dans cette réalité mensongère et se faire piéger, tout en donnant sans le savoir des indices de la vraie réalité (il est en effet bien « extraordinaire » que la subtile Merteuil s'intéresse à une gourde comme Cécile). C'est ce qu'on appelle au théâtre « ironie dramatique ».

MUSSET – Le mensonge de Lorenzo qui consiste à se faire passer pour un débauché couard, ami et « ruffian » du duc, est efficace. Nombreuses sont les scènes où des personnages expriment leur intime conviction à ce sujet. Voir le provéditeur (I, 2, 39) : Lorenzo est un « ivrogne » et un « gredin » (= vaurien, bandit) ; voir Sire Maurice (I, 4, 48) : Lorenzo est le « modèle (...) de la débauche florentine » ; voir le Duc (I, 4, 49) : « le plus fieffé poltron ! une femelle, l'ombre d'un ruffian énervé (= mou) » ; voir Marie (I, 6, 63) : son fils n'est plus qu' « ironie ignoble et (...) mépris de tout ». Et cela continue dans les actes suivants. C'est donc toute la population de Florence que Lorenzo « introduit » dans son mensonge, avec des conséquences que nous étudierons plus loin.

ARENDDT – Elle montre que l'efficacité de cette manipulation d'autrui par le mensonge est limitée, en raison notamment du pouvoir de la presse aux Etats-Unis. Mais elle montre aussi que le gouvernement américain utilise les techniques des « relations publiques (...) variété de la publicité » (MP, 17). Or ce type de communication se fonde sur une « prémisses psychologique »(18) selon laquelle autrui est a priori toujours manipulable et qu'on peut donc toujours, si l'on s'y prend bien, lui « vendre »(18) n'importe quoi. Le gouvernement américain et ses conseillers sont donc convaincus qu'ils pourront toujours trouver le moyen d'« introduire » la population dans la réalité alternative que leurs discours proposent.

*TRANSITION – On peut donc bien considérer le mensonge comme le choix délibéré d'inventer une réalité parallèle dans le but d'y faire croire nos destinataires. Par le mensonge on déciderait donc de manipuler autrui en exerçant sur lui notre pouvoir. Mais ce pouvoir n'est-il pas limité ? Et si le menteur choisit librement son mensonge, le fait de devoir continuer à mentir garantit-il à plus ou moins long terme sa liberté ?*

## II. Un pouvoir et une liberté limités ou retournés

**1. Un pouvoir limité : l'impossibilité de masquer parfaitement la réalité.** Mentir laisse des traces qui, révélées, dénoncent le mensonge et annihilent le pouvoir du menteur. Ou alors le pouvoir du menteur est en butte à des contre-pouvoirs qui peuvent être efficaces. Dans tous les cas le menteur ne peut obtenir ni un effacement complet de la réalité ni une crédulité totale de l'ensemble de ses destinataires.

MUSSET – Certains personnages rappellent que le mensonge, pour être efficace, mise sur la crédulité du destinataire. Pour peu que cette crédulité soit inexistante ou suspendue, la réalité cachée se perçoit à travers le mensonge et le menteur risque de perdre son pouvoir. La pièce assigne le rôle d'observateur incrédule au cardinal Cibo. A la fin de la scène 4 de l'Acte I, c'est lui qui doute de la réalité de l'évanouissement de Lorenzo devant l'épée de Sire Maurice. Figure de la raison calculatrice, le cardinal s'est préservé de toute confiance excessive en Lorenzo. Aussi est-il en mesure de prendre conscience du caractère invraisemblable d'une telle lâcheté de la part d'un Médicis : « c'est bien fort », déclare-t-il à deux reprises pour conclure la scène (53). Dans la scène 10 de l'acte IV, c'est lui encore qui demande au duc de « prendre garde » à Lorenzo (177). Là encore, en bon raisonneur, il établit un rapport entre ses soupçons initiaux et un faisceau de faits convergents : les chevaux de poste qu'il a commandés pour la nuit qui vient (177), l'étrange comportement de Lorenzo quand le cardinal l'a croisé (« son regard m'a fait peur. Soyez certain qu'il mûrit dans sa tête quelque projet pour cette nuit », 178) et les témoignages selon lesquels Lorenzo aurait dit qu'il tuerait le duc cette nuit-là (178). Le personnage du cardinal montre ainsi le caractère forcément limité du pouvoir du mensonge : il faudrait que le menteur soit véritablement omnipotent pour dissimuler parfaitement, et aux yeux de tous, tous les éléments de la réalité.

ARENDR

Elle parle bien d'« omnipotence » pour désigner la faculté dont devrait disposer le menteur pour que ses mensonges soient parfaitement efficaces. Pour que personne ne s'aperçoive de l'existence de la « vraie » réalité masquée par le mensonge, il faudrait en fait « détruire » cette réalité et toutes les traces qu'elle a laissées chez ses témoins. Or cela est impossible : « Il ne suffit pas d'assassiner Trotsky et de supprimer son nom de toutes les sources historiques pour effacer le souvenir du rôle qu'il a joué dans l'histoire de la révolution russe ; il aurait fallu supprimer tous ceux qui furent ses contemporains et pouvoir dominer le monde entier » (MV, 24-25). Mais Hannah Arendt semble aller plus loin. Dans la dernière section de « Vérité et politique », elle écrit : « [les pouvoirs en place] sont incapables de découvrir ou inventer un substitut viable [de la vérité]. La persuasion et la violence peuvent détruire la vérité, mais ils ne peuvent pas la remplacer » (330). A supposer, donc que l'on puisse tout supprimer de l'existence de Trotsky (jusqu'à l'existence de tous les témoins de cette existence), il faudrait bien faire croire à quelque chose à la place de son existence, mais selon Arendt ce quelque chose n'est pas « viable », sans doute parce que trop artificiel et ne reposant évidemment sur aucune trace, aucun témoignage crédible.

Hannah Arendt montre aussi que dans la plupart des sociétés il existe des institutions vouées à la recherche de la vérité et donc à la dénonciation des mensonges. Elle parle des « institutions publiques établies et soutenues par les pouvoirs en place, dans lesquelles, contrairement à toutes les règles politiques, la vérité et la bonne foi ont toujours constitué le plus haut critère de la parole et de l'effort » (VP, 331). Elles agissent alors comme des contre-pouvoirs. Arendt parle notamment du rôle de la presse qui a pu anticiper les révélations des « Pentagon papers » et ainsi limiter l'effet des mensonges d'état sur la population américaine (MP, 65). Elle cite aussi le pouvoir judiciaire et les institutions d'enseignement supérieur, qu'elle voit comme des « refuges de la vérité » (VP, 332), soigneusement « protégés du pouvoir social et politique ». Ainsi la tendance naturelle au mensonge que comporte toute action politique est-elle compensée par de telles institutions, et le pouvoir de manipulation du politique s'en trouve limité.

LACLOS – De même que les « Pentagon papers » ont dénoncé les mensonges du gouvernement américain en publiant des traces de ses mensonges, de même la publication de la correspondance entre Merteuil et Valmont met fin à leur pouvoir de manipulation. Tout mensonge demande des actions qui laissent des traces. Dans le cas du roman de Laclos il s'agit de lettres, d'objets réels, qui courent le risque d'être publiées. C'est ce que comprend le lecteur quand il lit cet avertissement de Valmont à Merteuil : « chacun de nous ayant en main tout ce qu'il faut pour perdre l'autre, nous avons un égal intérêt à nous ménager mutuellement » (Lettre CLIII, page 471). Or aucun menteur ne peut maîtriser l'avenir au point de prévenir tout événement conduisant à une telle publication. Ainsi, même la froide et calculatrice Merteuil, n'a-t-elle pas pu empêcher Valmont de confier leur correspondance à Danceny. Elle n'est pas plus « omnipotente » que le gouvernement américain. Elle n'a pas prévu que Valmont, humilié par le comportement de la marquise ( qui lui refuse sa « récompense » d'avoir rompu avec Tourvel et qui lui préfère le novice Danceny) veuille se venger en confiant au jeune homme la correspondance qui révèle les manipulations du vicomte et de la marquise. L'exercice du pouvoir du menteur produit nécessairement des traces qui peuvent annihiler ce pouvoir.

**2 Mais le choix du mensonge en est-il un ? L'invention du mensonge est-elle un acte libre ?** Certes le mensonge est une création du menteur. Mais il faut aussi examiner les faits qui président à ce mensonge et le type d'activités auxquelles ce mensonge contraint.

LACLOS : Merteuil a dû mentir pour pouvoir satisfaire ses désirs de femme. Dans la lettre LXXXI elle rappelle à Valmont qu'il y a des « difficultés » et « des obstacles » qui entravent les femmes et non les hommes (261). Sur les femmes pèse le « poids » de « chaîne[s] » dont les hommes ignorent le joug. (262) Si un amant peut sans dommage se défaire de son amante, une femme ne peut rompre de son plein gré une relations ou tromper son mari sans subir les « risques » d'un déshonneur fatal. Bref la liberté sexuelle est accordée de façon tacite aux hommes mais catégoriquement refusée aux femmes. Vouloir être libre sexuellement contraint donc au mensonge. Certes Merteuil choisit d'être libre, mais elle ne choisit pas le seul moyen qui s'offre à elle : la dissimulation et la simulation (le secret et le mensonge). Certes le mensonge permet de créer un espace de liberté mais il est aussi contraint, limité, orienté par les règles fixées par le monde des hommes. Le mensonge rappelle sans cesse à Merteuil qu'elle reste dépendante de ces règles imposées. Mentir pour elle c'est surtout multiplier les « précautions » dictées par la peur (261), précautions qu'ignorent les hommes. Mentir pour elle c'est surtout se rappeler les règles de la domination masculine pour y adapter ses inventions. C'est par exemple ne pas écrire de lettre d'amour, même quand le sentiment est sincère (mensonge par omission) de peur que l'amant (qui est l'« ennemi futur » (263)) ne l'utilise comme preuve de déshonneur. Mentir, c'est donc continuer à vivre dans la contrainte.

MUSSET

L'orgueil de Lorenzo le pousse à vouloir « agir seul, sans le secours d'aucun homme » (III,3, 127). Le rapport de force étant ainsi en sa défaveur, ne pouvant choisir la force, il est contraint d'opter pour la ruse. Ainsi le mensonge qui lui permettra d'obtenir la confiance d'Alexandre est présenté comme l'effet d'une nécessité : « il fallait entamer par la ruse un combat singulier » (128), « pour devenir son ami, et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies » (128). Le mensonge crée peut-être librement une réalité alternative (l'illusion d'un Lorenzo débauché et ami du tyran), mais cette illusion ne s'oppose pas à la réalité, elle s'y adapte, elle en reste dépendante, elle a été dictée par cette réalité.

De même, les sujets du duc de Florence, s'ils veulent obtenir une grâce de leur maître, n'ont pas le choix : il doivent pratiquer à son égard une obséquiosité menteuse. C'est ce que montre la scène 4 de l'Acte II : Lorenzo obtient du duc pour Bindo et Baptista Venturi des privilèges qu'ils n'ont pas demandés, puisqu'ils se présentent comme républicains et ennemis d'Alexandre. Ces privilèges les contraignent toutefois à des remerciements obséquieux et hypocrites (« Altesse ! ... Vous me comblez de joie... je ne puis exprimer ») (93). Le mensonge crée donc une fiction (celle de sujets respectant leur maître) qui - loin d'être un choix libre - est imposée par la situation, et dont la dimension créative reste très limitée

ARENDRT

L'« arrogance » (MV, 57) des dirigeants américains, issue de la deuxième guerre mondiale, les rend incapables de choisir une autre voie que celle qui consiste à défendre coûte que coûte l'image d'une grande puissance « omnipotente », de la « « plus grande puissance mondiale », cliché constamment repris » (MV, 56). Cette image est bien un mensonge puisque, dans les faits, les Etas-Unis sont tenus en échec par un pays bien plus faible militairement. Mais cette image n'est pas vraiment choisie, elle est imposée par l'orgueil d'un pays qui n'a jamais connu que la victoire militaire. En quelque sorte l'orgueil américain condamne l'Amérique à un mensonge qui n'est donc pas une « marque de (...) liberté ».

Arendt précise que cette arrogance du pouvoir se double d'une « arrogance de l'esprit », celle des conseillers (les « spécialistes de la résolution des problèmes »). Ces derniers se fient « aux facultés calculatrices de la pensée » (58) et imposent les résultats de cette pensée aux dirigeants, qui les suivent alors qu'ils savent que les décisions que leurs conseillers préconisent s'opposent aux faits établis par les services de renseignements dont Hannah Arendt remarque « l'indépendance » (36). On a là encore un mensonge imposé.

### 3. L'exercice du mensonge finit par emprisonner le menteur

MUSSET : le mensonge enferme dans un personnage que l'on n'aime pas, qui ne nous correspond pas, et dont on ne peut s'extraire. Lorenzo avoue qu'à force de se comporter comme un débauché, il l'est devenu . « Je me suis fait à mon métier. Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau. Je suis vraiment un ruffian », déclare-t-il à Philippe Strozzi dans la scène 3 de l'Acte III (133). En ajoutant « j'aime le vin, le jeu et les filles »

(135). Cet emprisonnement dans un personnage mensonger se fait clairement sentir dans la scène 5 de l'Acte IV. Lorenzo n'a plus besoin de jouer le ruffian, l'entremetteur : il est sur le point de commettre son crime. Et pourtant il ne peut s'empêcher d'entreprendre de « corrompre » sa jeune tante et de la précipiter dans le lit du Duc, sans aucun profit pour son entreprise de tuer Alexandre. Tout se passe donc comme s'il avait désormais les réflexes d'un vrai « ruffian » : « Par le ciel ! Quel homme de cire suis-je donc ? Le Vice , comme la robe de Déjanire [ Voir la note en bas de page], s'est-il si profondément incorporé à mes fibres, que *je ne puisse plus répondre de ma langue*, et que l'air qui sort de mes lèvres se fasse ruffian *malgré moi* » (165-166). Les mots en italiques expriment bien l'idée de contrainte et de dépendance : le personnage mensonger dirige la vie du menteur, le mensonge n'est plus une création libre.

ARENDT : « les spécialistes de la résolution des problèmes » sont prisonniers de leur formation « mensongère » dans la mesure où elle ne tient pas compte d'un élément essentiel de la réalité : la contingence. Hannah Arendt insiste sur leur « éloignement de la réalité », leur tendance à faire « totalement abstraction des réalités » (MV 33). Cet éloignement conduit forcément au mensonge, mais ce mensonge n'est pas choisi. Il leur est insidieusement imposé par leur formation, fondée sur des méthodes calculatoires qui les conduisent à « transposer un contenu qualitatif en nombres et en valeurs quantitatives » (54). Ils ont les moyens de se rendre compte que ce qu'ils disent est un mensonge, puisque les services de renseignement les informent de la réalité. Mais ils s'enferment dans ce mensonge, parce que leur formation ne leur donne pas les moyens d'appréhender le réel autrement.

LACLOS : On peut voir la carrière de séducteur de Valmont comme une fatalité qui l'oblige à mentir. Cette carrière, déjà avancée, a conféré à Valmont une réputation source de respect. Pour conserver ce respect il faut se contraindre à rester dans cette attitude mensongère que constitue la séduction. Le séducteur est prisonnier du mensonge de la séduction. C'est ce que lui rappelle Merteuil dans la lettre CXIII. Elle lui apprend que l'on commence à jaser sur sa relation avec Mme de Tourvel : on dit qu'il est « retenu au village par un amour romanesque et malheureux » (366). C'est un grand risque pour un séducteur : le « village », c'est la campagne, lieu de la pureté par opposition avec la corruption de la ville ; un « amour » suppose la sincérité et non le mensonge, et cet amour paraîtra d'autant plus sincère qu'il est « malheureux ». Merteuil lui rappelle donc son devoir de séducteur : soutenir sa réputation en restant prisonnier de son personnage de menteur : « revenez donc, Vicomte, et ne sacrifiez pas votre réputation à un caprice puéril » (367). Le mensonge pour Valmont n'est pas un acte créateur, mais un carrière qui s'impose à lui, dont il est prisonnier.

**4. Comme le dit Lavelle, le mensonge peut conduire ou correspondre à un délire, une ivresse, qui nous fait perdre la notion de la réalité et de la communauté humaine.** Se retrancher de la communauté humaine en refusant son contrat tacite de confiance ou ne plus avoir conscience de la réalité, **tout cela nous prive de notre liberté, de la capacité à faire des choix libres.**

ARENDT : s'ils avaient adopté une attitude vraiment rationnelle les « spécialistes de la résolution des problèmes » auraient tenu compte des informations fiables fournies par les services de renseignements. Or ils ne l'ont pas fait : selon Arendt « il avaient choisi de vivre à l'écart des réalités » (MP 53), mais par « une confiance totalement irrationnelle dans la possibilité de mettre la réalité en équation ». On peut donc rapprocher leur mensonge d'une sorte de délire (dû à leur formation d'élite et à l'arrogance qui en découle). Ce le délire empêche tout choix libre. Leur mensonge est une marque de leur délire et non une « marque de [leur] liberté ». On est bien dans le thème classique de l'aveuglement passionnel qui prive le sujet de lucidité et de liberté

LACLOS : la réussite de ses mensonges antérieurs peut plonger le menteur dans une sorte d'ivresse qui décuple son orgueil. Cette ivresse le rend sourd aux avertissements ou aux conseils d'autrui, et le conforte dans une attitude mensongère excessive qui risque de se retourner contre lui et le priver de liberté. Merteuil, forte du succès de ses nombreux mensonges, croit a priori qu'elle sera toujours supérieure à Prévan, à Valmont, à tous les hommes. Elle n'écoute pas les avertissements de Valmont et tente le diable en voulant tromper Prévan. Son orgueil éclate quand Valmont prétend lui donner des conseils de prudence concernant ce dernier : « Mais que vous puissiez croire que j'aie besoin de votre prudence, que je m'égarerai en ne déférant pas à votre avis (...) c'est aussi vous trop enorgueillir de la confiance que je veux bien avoir en vous ! Et qu'avez-vous fait que je n'aie surpassé mille fois ? » (Lettre LXXXI, 261). Elle n'écoute pas non plus les menaces de vengeance de Valmont. Cette démesure, cet enfermement dans une conduite mensongère qui la coupe de la communauté de ses semblables la conduisent à sa perte. Le mensonge asservit Merteuil à son orgueil plus qu'il ne la libère.

MUSSET : le cas de Lorenzo est un peu différent. Il n'éprouve pas une ivresse aliénante issue de la réussite de ses mensonges (Merteuil) ou de la certitude que ses mensonges seront efficaces (les spécialistes de la résolution des problèmes chez Arendt). Mais il existe tout de même un lien entre son comportement mensonger (tromper



Alexandre pour le tuer) et l'orgueil que parfois il éprouve en évoquant cet acte. C'est ce que l'on voit notamment dans sa tirade de la scène 3 de l'Acte IV : « Suis-je le bras de Dieu ? Y a-t-il une nuée au-dessus de ma tête » (comme au-dessus de la tête de Moïse guidant son peuple vers le Terre promise) (158).

*TRANSITION – Ainsi le menteur peut se retrouver pris au piège de son mensonge, qui ne lui garantit alors ni pouvoir ni liberté. Mais que le mensonge permette d'exercer un pouvoir sur autrui ou qu'il finisse par dominer le menteur, dans les deux cas nous l'avons considéré comme un acte humain individuel. Or ne peut-on pas contester ce présupposé ? Le mensonge, avant d'être utilisé comme une arme par les individus, n'est-il pas déjà inscrit dans les structures et les pratiques sociales, indépendamment de la volonté des membres de cette société ? On pense à la réplique fameuse de Hoederer dans Les Mains sales de Sartre : « Ce n'est pas en refusant de mentir que nous abolirons le mensonge : c'est en usant de tous les moyens pour supprimer les classes ».*

### **III. Des mensonges objectifs, au-delà ou en deçà de la question de la liberté individuelle (à compléter).**

Certes les personnages des œuvres peuvent choisir de mentir, ou de ne pas le faire. Quoi qu'il en soit ils sont souvent toujours déjà placés dans des situation mensongères, qu'ils le veuillent ou non.

#### **1. Le mensonge d'une société fondée sur le paraître**

LACLOS : Merteuil comprend très vite que la grande loi sociale consiste, surtout pour les femmes, à donner à leur vie des apparences honorables (conformes à la morale dominante), quel que soit par ailleurs le contenu réel cette vie. Vivre en société c'est dissimuler. La cas Merteuil fonctionne ici comme une loupe : elle donne à voir l'hypocrisie sociale en la grossissant. Comme elle a la ferme intention de mener une vie qui ne correspond pas aux apparences convenues, elle soigne particulièrement ces apparences en essayant de les rendre les plus irréprochables possible : « je cherchai même dans les moralistes les plus sévères ce qu'ils exigeaient de nous, et je m'assurai ainsi de ce qu'on pouvait faire, de ce qu'on devait penser, et de ce qu'il fallait paraître » (Lettre LXXXI, 267). Les derniers mots sont éloquents : Merteuil ne crée pas le mensonge, elle s'adapte au mensonge inscrit dans la vie sociale et qui s'impose à elle. Ainsi le monde, selon le topos baroque, n'est qu'un « grand théâtre » (268).

MUSSET : dans la Florence du XVI<sup>ème</sup> siècle, être aristocrate c'est exposer à la vue des autres des apparences correspondant à un certain code chevaleresque, par exemple l'image de la bravoure, même si chacun sait qu'être aristocrate ne signifie pas forcément, dans la réalité, vivre vertueusement (voir la cas de Salviati dans la pièce). Ainsi le fait qu'un Médicis puisse offrir en public l'image de la lâcheté est considéré comme unimaginable par la société florentine. Ainsi le cardinal Cibo trouve « bien fort » l'évanouissement de Lorenzo devant l'épée de Sire Maurice (I, 4, 53). Dans la scène suivante on apprend que Lorenzo est « la fable de Florence » en raison de cette preuve de lâcheté (61). Sa mère, Marie, traduit par ses questions rhétorique l'évidence de la honte qui retombe sur son fils : « Quelle femme voudrait s'appuyer sur son bras pour monter à cheval ? quel homme voudrait lui serrer la main ? » (62).

ARENDT évoque une société américaine de plus en plus dominée par la logique des « relations publiques », c'est-à-dire de la publicité, qui vend des images sans se soucier de leur correspondance avec la réalité. Elle précise que ces techniques sont issues de « la société de consommation, avec son appétit immodéré de produits divers à distribuer par l'intermédiaire d'une économie de marché (MV 17). Le mensonge des relations publiques est bien une émanation de la réalité sociale dans laquelle il s'inscrit. Ainsi les individus, et notamment les « intellectuels » grandissent « dans l'atmosphère d'une publicité effrénée » (MV 18). Les esprits sont colonisés et acquièrent une « mentalité » qui conduit le jugement (MV 17). Même le « Président des Etats-Unis » devient « la victime (...) d'une intoxication totale » (MV 19). Le mensonge publicitaire est moins montré comme une arme choisie librement (qui pourrait éventuellement asservir son auteur une fois qu'il l'aurait choisie) que comme une « ambiance » sociale qui s'immisce dans les esprits, qu'ils le veuillent ou non.

#### **2. Le mensonge lié à la hiérarchie sociale**

MUSSET évoque dans la scène 2 de l'Acte I, les rapports entre noblesse et bourgeoisie, dans une Florence du XVI<sup>ème</sup> siècle qui est une allusion claire à la France de 1830. Les bourgeois nous sont présentés comme les spectateurs, tantôt admiratifs tantôt excédés, des fêtes aristocratiques et de leurs outrances. Leur exclusion signifie leur infériorité ; aucun bourgeois n'est convié à se mêle aux grands familles de Florence, aucun n'est invité aux

fêtes données par « le prince Aldobrandini » ou « le comte Salviati » (32). Et pourtant certaines répliques nous font comprendre que cette domination est un trompe-l'œil. Le marchand remarque : « Hé, hé, ce sont mes étoffes qui dansent, mes belles étoffes du bon Dieu, sur le cher corps de tous ces braves et loyaux seigneurs » (33). Et l'orfèvre renchérit : « Il en danse plus d'une qui n'est pas payée » (33). Le sens paraît clair : la domination aristocratique est un mensonge, en réalité la noblesse est économiquement dépendante de la force de production bourgeoise (ce n'est peut-être pas encore le cas au XVI<sup>ème</sup> siècle, c'est sans doute assez vrai en 1830). La hiérarchie sociale est donc un mensonge objectif qui ne trouve son origine dans aucune volonté individuelle.

LACLOS n'évoque guère ces rapports ambigus entre bourgeoisie et aristocratie. La plupart de ses personnages sont des nobles et quand l'un d'eux a affaire à un inférieur, sa domination sociale est si nette qu'on ne peut absolument pas soupçonner qu'elle soit illusoire. Ainsi Merteuil et Valmont écrasent leurs domestiques Victoire et Azolan. Le vicomte commence une lettre adressé à ce dernier par ces mots : « il faut que vous soyez bien imbécile... » (Lettre CI, 331).

ARENDT évoque une société où l'apparence de rationalité masque un rapport de domination. Les « spécialistes de la solution des problèmes », véritables instigateurs de la politique américaine au Vietnam, font partie de l'élite de la nation : ils ont reçu « la meilleure formation » à l'« université » ou dans des « instituts de recherche » (MV, 20). Leur appartenance à cette élite en fait des « hommes très sûrs d'eux-mêmes » qui « semblent rarement douter de leur aptitude à s'imposer » (20). Ailleurs, Hannah Arendt parle de leur « arrogance » et elle montre que c'est cette arrogance qui les conduit au mensonge. Il y a mensonge dans la mesure où la domination qu'ils exercent se masque derrière l'apparence d'un pur « rationalisme » et d'un pur « amour de la théorie » (MV, 22). Ils sont donc victimes d'une sorte de mauvaise foi structurelle qui les pousse à croire qu'ils ont raison parce qu'ils sont plus rationnels que les autres, alors que la vraie raison de leur obstination est leur arrogance de dominants. Là encore le mensonge vient davantage de leur situation objective que de leur volonté individuelle.

**Conclusion** – Il est donc difficile, en lisant les œuvres, d'en rester à la thèse de Lavelle. Même si à l'origine le menteur peut inventer librement les moyens d'exercer un pouvoir sur autrui, il semble difficile de croire que cette liberté et ce pouvoir ne se corrompent pas, d'autant que l'acte de mentir peut être fortement conditionné par la situation dans laquelle se trouve le menteur. Il n'en serait donc pas l'auteur exclusif. Les œuvres nous invitent donc à étudier - au-delà des actes mensongers - des sociétés mensongères.